

Le sport : un outil au service de la hiérarchisation des sexes

Par

Marie-Joseph BERTINI

Petite mythologie des sports collectifs : une emprise mentale et sociale

Il y a quelques années de cela, les analystes regardaient le développement de l'attrait pour le sport dans nos sociétés contemporaines – et notamment du football – comme un signe de « tiers-mondialisation » des sociétés post-industrielles. D'autres y voyaient un double signe de réenchâtement et de retribalisation d'un monde soumis à la pression de la rationalisation et de l'individualisme triomphant. Aujourd'hui un consensus semble se faire jour autour de cette idée : nous aurions besoin de nous rassembler de plus en plus souvent, de forger cet « être-ensemble » conceptualisé par Alfred Schütz, de nous éprouver comme élément d'un tout dynamique, de partager des émotions d'autant plus fortes qu'elles sont inversement proportionnelles à l'importance réelle de leurs causes.

Parallèlement à cet état de fait, des travaux de plus en plus nombreux – notamment anglo-saxons – se penchent sur le sport comme instrument choisi du contrôle et du maintien des normes de sexe et de Genre, comme outil élaboré de la « fabrique du Genre » visant à exalter et à imposer dans les esprits la prévalence d'un corps masculin pensé comme emblème universel d'une humanité anabolisée et performante.

Jaloux du statut du football, le rugby se voit reconnaître ces dernières années en France un rang équivalent. A nouveau enflammés, les stades rugissent des cris de ces nouveaux dieux (ne les appelle-t-on pas « les dieux du stade » ?) auxquels Sébastien Chabal, joueur français, prêta sa silhouette sur-masculine, image de force impressionnante et brute renvoyant nos imaginaires à mi-chemin entre le guerrier gaulois et le Néandertal des origines. Dans l'exaltation médiatique de la virilité, échappant aux logiques de transformations sociales du corps par la culture et l'éducation, on pouvait sentir les effets de la nostalgie pérenne d'un

monde où l'instinct et la force revendiquent le droit de paramétrer des sociétés au sein desquelles le masculin peut donner toute sa mesure en devenant lui-même la mesure de toute chose.

L'exemple du football n'est pas le fruit du hasard. Le caractère incontournable qu'il a acquis dans toutes les sociétés humaines, du Nord au Sud, des pays riches aux pays les plus pauvres, en fait un révélateur des normes qui structurent les rapports femmes-hommes. Car l'universalité du football est un effet de la transversalité du masculin. C'est par les hommes, et autour d'eux, que se maintient en positif le corps social (en négatif par les femmes). Cette adhésion des hommes à leurs semblables est le creuset d'une fusion physique et spirituelle dans laquelle les hommes communient. Comme l'indique la propriété virilisante du culte footballistique, ou dévirilisante de son rejet – peu d'hommes se risquent à avouer qu'« ils ne sont pas très football » – il agit comme un marqueur de Genre mais aussi comme un marqueur d'espèce : ils signifient aux hommes qu'ils appartiennent au même ensemble humain, et que l'humanité se suffit de leur contribution. Par lui, l'*andros* couvre à lui seul le spectre de l'*anthropos*.

Un tel culte – éminemment médiatique comme tous les cultes contemporains – célèbre l'inessentialité des femmes, le caractère secondaire et dérivé de leur adhésion. Leur absence n'empêche nullement le culte de s'accomplir, et leur présence est accessoire et non nécessaire. L'héroïsation, digne des grandes épopées antiques – Zidane est un moderne Gilgamesh parti en quête de l'immortalité – des footballeurs nationaux et internationaux, participe de ce culte laïc. Pour bien comprendre son caractère exclusif et unilatéral, il faut imaginer un monde où le football serait essentiellement pratiqué par des femmes. Les stades se rempliraient d'hommes venus soutenir les onze équipières françaises, représentant la fierté de toute une nation. Le président de la République contribuerait activement, par sa présence hautement symbolique, à légitimer le caractère national et fédérateur de l'enjeu. Les hommes hurleraient leur joie à chaque but marqué par les femmes, soupireraient d'angoisse pour une occasion manquée, frémiraient à chaque tentative, conspueraient les joueuses adverses, trembleraient de fierté, et termineraient les matches en chantant : « On a gagné ».

Cette simple inversion nous aide à mieux comprendre la force des mécanismes qui régissent nos sociétés. Elle est tout simplement impensable au sein de notre régime de représentations dans lequel précisément, les femmes ne peuvent pas représenter les hommes,

alors que l'inverse est possible. Cette impossibilité structurelle joue à plein de la même manière dans un autre système entièrement bâti sur le processus de la représentation, à savoir le politique. Si les femmes ne peuvent pas représenter les hommes, malgré le pharisaïsme des discours temporisateurs, c'est parce que sans eux, elles n'appartiennent pas au genre humain ; tandis que sans elles, ils continuent d'y participer. La leçon du culte footballistique est riche d'enseignements : les femmes sont des pièces rapportées de l'humanité des hommes, elles ne sont pas nécessaires à l'établissement du genre humain. C'est pour cela qu'elles peuvent bien plaider autant qu'elles le voudront pour la mixité, en tant que celle-ci est nécessaire à leur rattachement au genre humain. Pour les hommes, cette mixité est parfaitement superflue – elle s'ajoute inutilement.

Politique comme football relèvent d'une *mythologie participative* fondée sur l'intermédiation des hommes, et la nécessité d'une croyance qui exige l'abdication de la raison. Indémontrable, cette nécessité est le garant de toutes les démonstrations. Ce n'est pas de la mauvaise foi des hommes que pâtiennent les relations femmes-hommes, mais de la simple foi, de cette croyance d'en-deçà le discours, qui écarte le doute et fonde les grandes certitudes. Relayée par les meilleurs esprits, les plus fins, les plus instruits de chaque époque, d'Aristote à Saint-Augustin, de Confucius à Voltaire, de Tolstoï à Balzac, de Hegel à Averroës, cette foi a permis le silence de la pensée, qui est aussi celui de la raison.

Ainsi lors des « *Mundial* » de football, le mot indiquant le caractère universel de la chose, ou des « Coupes du monde » de rugby, le pouvoir qu'exercent sur les esprits les médias, relayés par le corps social tout entier, atteint au sublime kantien. Déclarée grande cause nationale, le football sert de prétexte à reconnaître les siens, ceux qui peuplent la nouvelle patrie. A l'usine, au bureau, dans les transports en commun, sur les marchés, à l'Université, dans les salles de réunion, à la piscine, au sauna, sur les courts de tennis, dans les cabinets médicaux, au théâtre, chez les petits commerçants, à l'opéra, dans les hypermarchés où l'on se bouscule au rayon vidéo, on ne parle que de cela, et malheur à celui (à celle) qui oserait contester cette obsession. Dans les cafés et les restaurants d'énormes téléviseurs dont le son est au maximum clament décomptes et commentaires aux visages des clients, mais aussi à la rue, au quartier, à la ville tout entière. Le comble est probablement atteint, lorsque les politiques en viennent à exalter les valeurs universelles du partage contenues dans cette pratique, et ses vertus d'horizontalisation sociale. Au stade un homme en vaut un autre, et

comme si cela ne suffisait pas, un ouvrier peu qualifié vaut un cadre supérieur, ou mieux, un grand patron. Au stade tous les hommes sont frères, certes, mais tous les frères sont des hommes.

Sport et ségrégation des sexes

A cet endroit, il est nécessaire de mettre en avant deux remarques importantes. Si les sports collectifs féminins demeurent presque totalement absents des principaux médias (pour des raisons que nous venons de montrer) il n'en va pas de même pour les sports individuels, notamment l'athlétisme, qui recueillent de beaux scores d'audience générale. Toutefois ce que ces sports nous donnent à voir c'est avant tout l'image maintes fois déclinée de la virilisation du corps des sportives anabolisées, testotéronées, emblématiques d'une tension vers une masculinisation affirmée comme condition même de toute performance.

La deuxième remarque concerne un fait curieux : aucun sport (ou classé comme tel) ne comporte de tableaux mixtes, autrement dit des hommes et des femmes qui s'affrontent en vue de la victoire finale. Ni la pétanque, ni le badminton, ni la chasse sous-marine, ni même un domaine étrange car intellectuel et non physique : les échecs. Combien de personnes sauraient répondre à cette question : pourquoi n'y a-t-il pas de tournois d'échecs mixtes au plus haut niveau (championnat du monde) ? On entre ici très vite en terrain glissant. Est-ce une question d'intelligence ? Non, bien sûr. De tournure d'esprit alors ? Pas plus semble-t-il puisqu'il existe de nombreuses femmes parvenues au rang de grand-maître. En revanche lorsqu'on interroge les responsables d'association d'échecs leur réponse est unanime : très peu de petites filles et de femmes fréquentent ces cercles et ces tournois ; trop peu pour qu'un nom émerge de manière significative dans les meilleurs classements mondiaux.

A ce stade, il est intéressant de noter à quel point l'organisation interne fine de l'ensemble des domaines sportifs interdit toute possibilité pour les femmes et les hommes de se mesurer entre eux, d'être sinon adversaires, du moins concurrents. Tout l'intérêt de cette proposition est de nous permettre de comprendre ce qu'elle recèle de plus profond, son ressort caché, garant anthropologique d'une concurrence impossible.

Il nous faut en effet nous interroger sur cette étrange notion de *concurrence* que les femmes représenteraient aux yeux des hommes. Etrange, parce que difficilement compréhensible. En quoi la concurrence économique et artisanale des femmes au Moyen-Age,

par exemple, était-elle jugée plus redoutable que celles des hommes entre eux ? Cette période de l'Histoire correspond à celle d'un développement économique important : les foires, les marchés, les circuits de transport des marchandises, les échanges de toutes sortes se multiplient malgré les rigidités de la féodalité et les menaces qu'elle fait planer sur cette prospérité balbutiante, à laquelle les femmes collaborent activement. Elles ont cependant le tort de n'être pas membres à part entière de la communauté. Comme les étrangers qui en sont exclus, parce qu'ils sont d'ailleurs, les femmes ne sont pas d'ici, autrement dit du lieu d'où s'énonce la norme, patrie symbolique qui, comme son nom l'indique, est la maison du père. Rattachées indirectement au collectif par les hommes, elles ne sont plus autorisées à jouir des droits pleins qu'ils s'octroient à eux-mêmes. Il semble s'agir moins ici d'une rivalité potentielle d'intérêts avec les hommes que d'une hypothétique usurpation. En réussissant dans l'espace public, les femmes empiètent sur un domaine qui est réservé aux hommes, un peu comme un commerçant ambulant viendrait indûment poser sa marchandise près de ceux qui paient patente. Ce faisant, elles s'approprient ce qui ne leur appartient pas de droit, ni même de fait. Imposture de celles qui usurpent un pouvoir dont elles ne disposent pas, quand c'est le pouvoir tout entier qui dispose d'elles à sa convenance.

L'époque contemporaine, marquée par un frémissement de l'ordre des choses, réactive durement chez les hommes l'idée de cette menace. Celle-ci trouve à s'exercer dans des domaines inédits, malgré la rigidité culturelle du bornage. A ce titre, le sport constitue un remarquable outil de biologisation du corps social. Il consacre en effet un dimorphisme sexuel qui exalte le masculin, et le signifie tout entier comme performance. Contrairement à l'idée reçue qui veut que notre société évacue le corps et ses humeurs, l'usage politique et social du sport dans nos sociétés occidentales autorise sa réinscription codifiée au cœur de celles-ci.

Par un double mouvement naturel et technique, les performances des femmes se rapprochent de plus en plus de celle des hommes. La nécessité de continuer à creuser l'écart, légitime le recours à des artifices chimiques qui constituent une sorte d'acmé hormonale du masculin. Comme les passionnaires, les sportifs contemporains sont des hommes au carré, des hommes auxquels les contraintes du dimorphisme sexuel obligent à réinjecter du masculin. Testostéronés, nandrolonisés, ces hommes meurent jeunes, comme si la vie ne se satisfaisait pas d'un excès de masculin. Ils sont d'ailleurs rejoints par les sportives, dont les corps technicisés sont la troublante réplique des précédents, et contribuent donc paradoxalement à renforcer la performativité du masculin.

Toutefois la grande majorité des sports demeurent un outil de forte ségrégation des sexes, une ségrégation qui s'impose d'autant plus aisément, qu'elle apparaît *naturelle* à tout un chacun. Très jeune, la petite fille intériorise ainsi quotidiennement que ses performances physiques n'égaleront jamais celles d'un garçon, sentiment redoublé par l'effet cumulé de la quasi invisibilité du sport féminin dans les mêmes médias, et par la tiédeur de l'intérêt et des commentaires qu'il suscite. Dans une société où l'on n'exalte plus guère les performances scolaires, domaine où les filles excellent, le sport est célébré comme un moyen de valorisation sociale et personnelle qui accentue leur sujétion.

De surcroît, comme nous avons déjà pu le voir, la performance masculine du sportif possède le pouvoir de s'étendre à la société tout entière, de se communiquer à chaque rouage de son organisation. En fins politiques, Jacques Chirac, Lionel Jospin, Nicolas Sarkozy ont su tirer parti de cette contamination positive, aussitôt réverbérée par les sondages : jamais la côte de popularité des politiques ne fut aussi haute qu'à l'issue de la victoire de l'équipe française en 1998 lors de la Coupe du monde de football. Ce qu'on a appelé « l'effet Coupe du monde » fonctionnait alors à plein régime. De fait, il rétroagissait également sur le moral des Français, et partant, sur leur économie. La France pavoisait en tête des nations, se redressait fièrement sur ses ergots (l'emblème national n'est-il pas un coq ?), son gouvernement retrouvait des couleurs, son peuple se ressoudait, ses rues égrenaient de connivence la comptine nationale (« et un, et deux, et trois – zéro ») parce que onze légats du sport masculin avaient le pouvoir de la représenter tout entière, de l'hypostasier dans cette représentation.

Le profond attachement hexagonal, mais aussi international, au bien nommé Tour de France – et ce, en dépit de toutes les révélations qui ont entaché le monde du cyclisme – relève du même processus. Suant, le visage tordu par la difficulté, rougi par un soleil ennemi, couvert de boue et de pluie, asphyxié par l'effort, miné par de secrètes plaies, le corps du cycliste célèbre au plus haut point les vertus de l'endurance masculine, *c'est-à-dire la capacité de l'endurance à signifier le masculin*. Confronté aux autres, mais d'abord à lui-même, le cycliste offre le tableau de ce que peut la volonté lorsqu'elle est en marche. Rien le lui résiste alors, le monde lui appartient. C'est ce monde que le sport permet de mettre à disposition des hommes par d'autres hommes. Cette mystique des corps souffrants est un moyen d'arraisonner le monde, de le plier à l'action volontaire et organisée des hommes. Chaque coup de pédale célèbre la victoire sur soi-même, donc sur le monde, sur ce qui en nous, en nous limitant, porte encore la trace de son hégémonie.

Le corps du sportif est le lieu où s'opère ce désaisissement du monde et *l'épreuve* sportive, le moment où se dévoile la fin de son emprise. C'est pourquoi le sport est partout révéralé : il est ce par quoi le donné naturel (le corps physique) s'abroge en se culturalisant dans la victoire. Le vainqueur qui met pied à terre, titubant, ne peut plus alors se porter lui-même, parce qu'il porte le corps social tout entier.

L'indigence du dispositif immuable du podium et du bouquet de fleurs offert par une beauté régionale, en contrastant avec le sens et la portée de l'épreuve, rendent particulièrement attachante la modestie de ce triomphe. C'est par cet attachement inconditional que les cyclistes sont payés de leurs efforts; par cette tendresse collective qui l'entoure et le protège de toute atteinte irréversible, que le peloton, nonobstant les ennuis juridiques individuels, continue de dérouler ses anneaux à travers un pays qui fait corps avec lui.

Il arrive cependant, très rarement, que les règles d'un sport autorisent la mixité. Tel est le cas des courses automobiles et de moto, dans lesquelles l'indication de la présence des femmes relève pour une bonne part de la curiosité des médias. L'une d'entre elles, l'Allemande Katja Poensgen, belle de surcroît, ce qui contribue à « brouiller les pistes », fut ces dernières années la seule femme à courir en grand-prix de moto. Elle répondait aux questions nombreuses des médias du monde entier en affichant une belle sérénité¹. Et ce qu'elle dit est du plus haut intérêt, une anecdote et un constat éclairant particulièrement ce sentiment de menace éprouvée par les hommes, face à l'arrivée des femmes dans des domaines de l'espace public qui leur étaient jusque-là réservés. Elle raconte en effet comment lors d'une course il y a huit ans, un de ses adversaires (tous masculins) préféra la percuter, donc prendre le risque d'un grave accident, plutôt que de la laisser passer devant lui (ils ont effectivement chutés tous les deux). Le constat, c'est que ses concurrents sont trois fois plus difficiles à doubler lorsqu'ils s'aperçoivent que c'est une femme qui tente de les dépasser.

Cet exemple révélateur permet de comprendre à quel point la tentative de l'Allemande relève de l'impensé/impensable aux yeux de ces hommes. Un simple règlement sportif ne saurait annuler l'intangibilité de la loi qui confère au masculin la responsabilité sociale et culturelle de son accomplissement. On songe ici aux mécanismes de la dialectique hégélienne : plutôt la mort, se dit le maître, que passer sous la coupe de l'esclave ; qui n'en était plus tout

¹ Par exemple : *Libération* du 8 juillet 2001.

à fait une, puisqu'elle acceptait le combat et ses risques dérivés. Quant à ceux de ses adversaires qui trouvent dans l'émulation avec Katja le moyen de se dépasser (ils mobilisent des forces insoupçonnées qui leur permettent de rester plus longtemps devant), ils prouvent l'impossibilité de penser le féminin comme une norme, et donc la nécessité de l'assujettir au masculin, dans chacun des registres possibles de l'action humaine. Comme les sièges de sénateurs, les motos et les voitures ont un sexe, masculin en l'occurrence. La sexualité déborde des lucarnes, des vitrines et des affiches publicitaires parce que la sexuaction du monde nécessite le ressassement de sa souveraineté.

De tels exemples nous montrent toutefois qu'un monde sexué n'est pas un monde où les femmes ont rang d'opposées, c'est-à-dire d'adversaires, mais un monde où elles ne peuvent être pensées comme telles par les hommes. Entre elles et eux *pas de compétition possible* par conséquent. Les propos de Katja sont significatifs même s'ils émanent d'une expérience singulière et précisément pour cette raison même : il existe infiniment peu d'activités sportives permettant de voir des femmes se mesurer aux hommes. Pour s'affronter, encore faut-il que les concurrents soient de même nature, *semblables*. Leurs résultats respectifs seront ramenés à une norme qui postule la nécessité ontologique de cette analogie. On ne se mesure pas aux femmes quand on est un homme, au sens où une mesure ne peut s'évaluer à partir d'une non-mesure. Toisées par la mesure masculine, jaugées par elle, les femmes n'ont aucune vocation sociale à paramétrer l'espace public. Telle est la trouble leçon du sport, valeur universelle et fédérative car masculine, idéalement maintenue aux services de la hiérarchisation des sexes.